

Emmanuel Dorsant

**L'ASSASSIN
DE
Pique**

Emmanuel Dorsant

L'Assassin de pique

© Emmanuel Dorsant, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6710-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

C'était l'époque où les inspecteurs de police ne s'appelaient pas encore capitaines, où les commissaires n'étaient pas que des gestionnaires de police et où la Brigade Criminelle n'imaginait pas de ne plus occuper un jour le légendaire 36 quai des Orfèvres. Où les flics, comme on dit, travaillaient sans ordinateurs ni téléphones portables, et les voyous aussi, et roulaient dans des voitures sans GPS. Et où le Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques n'existait pas, uniquement digitales. Mais les ressorts psychologiques étaient exactement les mêmes qu'aujourd'hui. Pour les victimes comme pour les coupables. Et bien sûr pour les enquêteurs qui, aussi surprenant cela puisse-t-il paraître, sont également des êtres humains, avec leurs forces et leurs talons d'Achille, leurs qualités et leurs vices, leurs réussites et leurs faillites. Et leur vie privée, comme on le verra dans ce récit où événements comme personnes ne sont dus qu'à l'imagination de l'auteur, suivant la formule consacrée. Le reste ne serait que pure coïncidence.

E. Dorsant, 29 juin 2024

— Je puis vous certifier, madame, que Paris est une ville où la police est bien
faite !

Agatha CHRISTIE *Destination inconnue*

PROLOGUE

— Regarde ce que je t'ai apporté, mon amour !

Immobilisé dans sa chambre, Patrick Demain jeta un coup d'œil furtif, presque inquiet, à son voisin, sur les lèvres duquel il crut lire un sourire furtif. Au bord du lit tendu de blanc, face au mur blanc, dans les mains une boîte de chocolats fins, la jeune femme soupira à l'oreille du patient :

— Tu m'avais promis, juré ! J'ai failli te perdre, idiot !

— Dans deux mois il n'y paraîtra plus, tu verras...

Enrobée d'un plâtre orné d'un cœur au rouge à lèvres, sa jambe reposait sur un triangle.

— Plus question de refaire de la moto, pour ça, tu peux être tranquille... Sorti d'ici, je revends la Kawa ! De toute manière, elle est maintenant bonne pour les pièces détachées...

À ces paroles, une lueur de satisfaction s'alluma dans les yeux de Rose-Marie. Fausse blonde mais vrai produit de terroir (Picardie), de son visage rebondi et au corps à l'avenant émanait néanmoins un tempérament de feu sinon de fer. Si à trois mètres de lui se morfondait un autre accidenté de la route, Patrick avait seul le privilège de la visite quotidienne d'une personne du beau sexe.

À contre-cœur, elle prit congé à l'arrivée du plateau du soir, non sans l'avoir embrassé sur la bouche, avec un manque évident de distinction mais non d'appétit. Rose-Marie n'était soucieuse que de ses intérêts amoureux. À trente ans presque, elle commençait à désespérer. Depuis leur rencontre à une soirée d'anniversaire, six mois auparavant, pour elle au moins, ce fut la révélation et elle ne doutait pas que ce le fût pour lui également. Ayant jeté son dévolu sur Patrick, elle entendait bien le garder.

Cupidon avait décoché sa flèche. Du jour au lendemain, elle oublia ses aventures éphémères, comme autant de peines de cœur et de sautes d'humeur. Quant à lui, nombre de ses copains des gros cubes l'oublièrent. La passion de la moto est exclusive presque comme la passion amoureuse. Jusque-là sa Kawasaki 900 cm³ lui procurant des sensations physiques incomparables, c'était aussi pour les faire partager. Pour la première fois il s'intéressait à une jeune femme sans qu'elle s'intéressât à sa moto.

Dans son compartiment de métro, Rose-Marie songeait à son avenir, au point qu'elle faillit manquer la station Belleville, très exactement au centre d'une croix dont chacune des quatre parts équivalait à un arrondissement : le Xème à l'ouest,

le XIXème au nord, le XXème à l'est, et le XIème au sud où elle résidait, à mi-chemin entre le parc des Buttes-Chaumont et le cimetière du Père Lachaise.

Tout en empruntant les couloirs vers Nation, un frisson parcourut son échine. Elle ne pouvait s'empêcher à intervalles réguliers de se remémorer l'accident et d'associer la nappe d'huile au précieux liquide humain. Aux abords du périphérique, à la tombée de la nuit, alors qu'il s'y engageait d'un coup de poignée, une voiture dévia sans raison apparente de sa trajectoire, menaçant de le heurter. Dans une manœuvre en équerre pour l'éviter, son Patrick effectua son tout premier vol plané de motard. Grâce à sa combinaison de cuir, à son casque intégral et à une grosse part de chance, le diagnostic fut plutôt clément, dès lors que la moelle épinière n'était pas touchée. Sa fracture ouverte du fémur et son tassement de vertèbres cervicales lui parurent sinon bénins du moins le prix raisonnable à payer. Dotée d'une imagination des plus vives, Rose-Marie le revivait comme si elle y avait assisté, et concevait un dépit plus profond encore de n'être pas présente pour l'assister dans ce moment critique.

. Par une sorte de désir maternel qu'elle reportait, faute d'enfant, sur celui qui lui avait promis tacitement de lui en donner un, déjà inquiète par nature, sa réaction provoquait l'amusement du convalescent, mais aussi, sans qu'il le montrât, un certain agacement de tant de sollicitude. Il était possible que son immobilisation forcée lui fît voir leur idylle sous un jour moins favorable, que tel en définitive n'était pas son désir de graver le prénom de Rose-Marie sur l'écorce des platanes des nationales, au lieu du nom de Kawasaki. Qu'il comblât sa machine, la bichonnât, la veillât comme un être de chair et d'os, pourvue d'une âme, ne faisait que renforcer sa jalousie, car non contente de s'approprier Patrick, la « fichue Kawa » avait failli le lui enlever définitivement ! Mais elle ne décolerait pas non plus contre le fautif en quatre roues, bien plus vindicative à son encontre même que sa propre victime. C'est que la voiture en cause avait continué sa route de plus belle, transformant le chauffard en fuyard.

Descendue à Couronnes, elle se dit que bientôt elle troquerait sa souricière contre un T 3. Deux chambres lui paraissant nécessaires : une pour les parents et une autre pour le premier enfant. Des projets plein la tête, elle n'omit pas d'entrer dans une librairie avant de monter chez elle. *Moto-Revue*, telle serait son ultime concession. Semblable à un fumeur invétéré à qui il faut un succédané, afin de se déshabituer sans trop de peine de son addiction, et sans risque de rechute surtout, il fallait à Patrick son magazine spécialisé, tourner les pages de papier glacé à défaut de dérouler les kilomètres d'asphalte.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

1985 : L'affaire.

— Quoi de neuf ?

Qui s'adressait ainsi, sans façon, à l'inspecteur principal Giraud ? Qui ne tenait pas en place à son bureau ? Le « simple » inspecteur de police Henri Goupil. Ce presque don d'ubiquité énervait son chef, mais lui rendait régulièrement un fier service. Jamais là, peut-être, mais toujours là où il le fallait, quand il le fallait. En outre pourvu d'un sang-froid à toute épreuve, jamais il ne se décourageait ni ne manquait de présence d'esprit. Rusé, et son homonyme le renard le laissait entendre assez, intelligent, endurant, insaisissable, extraverti mais sachant se faire discret lorsque les circonstances le réclamaient, il totalisait plus d'atouts que nombre de ses collègues, et avec cela une solide culture générale. Plus rare, il n'était fâché ni avec les lettres ni avec les chiffres. Pour le résumer, c'était un homme tout-terrain. Bien sûr, ce portrait flatteur ne le mettait pas à l'abri de quelques dérapages, comme une tendance à l'irrévérence, que l'on pourrait qualifier de bonne humeur hasardeuse, inhérente probablement à sa jeunesse. À vingt-huit ans, une belle carrière ne s'ouvrait-elle pas en avenue devant lui ? Toujours est-il que, au sein de son commissariat du 7^{ème} arrondissement, il se sentait chez lui, faisant partie des murs depuis un bon lustre déjà. Il n'y avait pas perdu son temps, puisqu'il y avait appris les rudiments du métier et que personne n'imaginait plus son départ. D'ailleurs il n'avait pas demandé sa mutation en province. Paris était sa province. Mieux, pour lui Paris était la France.

— On n'a rien à se mettre sous la dent, ce matin ? réitéra Goupil avec une pointe d'impatience et d'incrédulité.

— Si, un cadavre, repêché au pont de l'Alma ! On t'attendait, si tu veux tout savoir !

— Ah ! je préférerais savoir le reste...

— Le corps flottait, il nous a été signalé par un passant...

— Sexe masculin, féminin, neutre ou hermaphrodite ?

— Je crains, mon cher Henri, que tu ne doives poser la question au légiste, mais il ne l'a pas mis en priorité à son agenda. Une chose de certaine, ce n'est pas un têtard.

— Depuis quand on peut se baigner dans la Seine ?

Giraud ne partageait avec Goupil qu'un goût prononcé pour l'humour noir. Goupil, qui redoutait l'ennui au moins autant que la mauvaise humeur récurrente

de son collègue, se réjouit de devoir se rendre au port du Gros-Caillou, rive gauche. Egyptologue rentré, les cadavres mystérieux le fascinaient depuis l'enfance, et ce qu'ils renfermaient encore plus, les crânes. Si la mort n'était perçue comme une chose dramatique, il en aurait félicité plus d'un pour l'originalité de sa fin. Lui-même souhaitait ardemment de mourir ailleurs que dans son lit, ce qui était bien normal pour un homme d'action. Paris intra-muros lui était déjà synonyme d'aventure.

Cette visite au port fluvial n'avait rien d'exceptionnel, pourtant. Tous les corps sans vie semblaient y confluer, avant de débarquer à la morgue. Il n'y avait qu'un Institut médico-légal, c'était quai de la Rapée, paquebot amarré rive droite pour l'ultime croisière sur le Styx. Dans son métier, point de momies, de bandelettes, seulement des sacs à fermeture-éclair. Avant de descendre de voiture, il reconnut le gros homme rougeaud, au cheveu ras et à la bedaine proéminente sous l'uniforme terne, assis dans le car de police-secours, portière ouverte. C'était le brigadier-chef occupé à téléphoner au commissariat central. À côté du corps allongé sur le dos, un brigadier et un témoin faisaient connaissance.

— Bonjour, dit-il en descendant de son fourgon. On n'y a pas touché.

L'officier de police judiciaire mit un genou à terre, comme pour se recueillir, mais ce fut pour dégager les cheveux mouillés de la défunte. Puis il fouilla les poches du pantalon et de la veste, sans résultat. Seule une gourmette en métal doré, avec l'inscription Rose-Marie, faisait qu'il ne rentrerait pas tout à fait bredouille de ces premières constatations.

— Les photos sont prises ? A priori, dit-il en se relevant, elle est morte de mort violente non criminelle. Pas de traces de coups ou autres traces suspectes, sauf à l'examiner minutieusement. Corps dépourvu de tout document d'identité, ce qui ne va pas faciliter notre tâche. Facilement reconnaissable. On lance immédiatement un appel à témoins. Quoi qu'il en soit, il faut évacuer le corps sur l'Institut médico-légal, comme d'habitude. « Venez, fit l'inspecteur au brigadier-chef, voici le formulaire pour la réception du cadavre. »

Après que les brancardiers eurent enlevé le corps, il fit signe au témoin de s'approcher, lequel, manifestement choqué par cette découverte macabre, déclara spontanément : « Ce printemps est décidément pourri. Je faisais mon jogging matinal, il était huit heures environ, lorsque j'ai vu cette pauvre fille, là... »

Et tendant le bras, pendant que l'inspecteur prenait note sur son calepin :

— Demain, je changerai d'itinéraire, vous pouvez me croire ! D'ailleurs, je vais être en retard à mon travail...

— Ne vous inquiétez pas, je vais vous signer un papier comme quoi...